

PAROLES ET TÉMOIGNAGES SUR LA CATASTROPHE DU ROC DES FIZ

Hommage aux victimes du 16 avril 1970

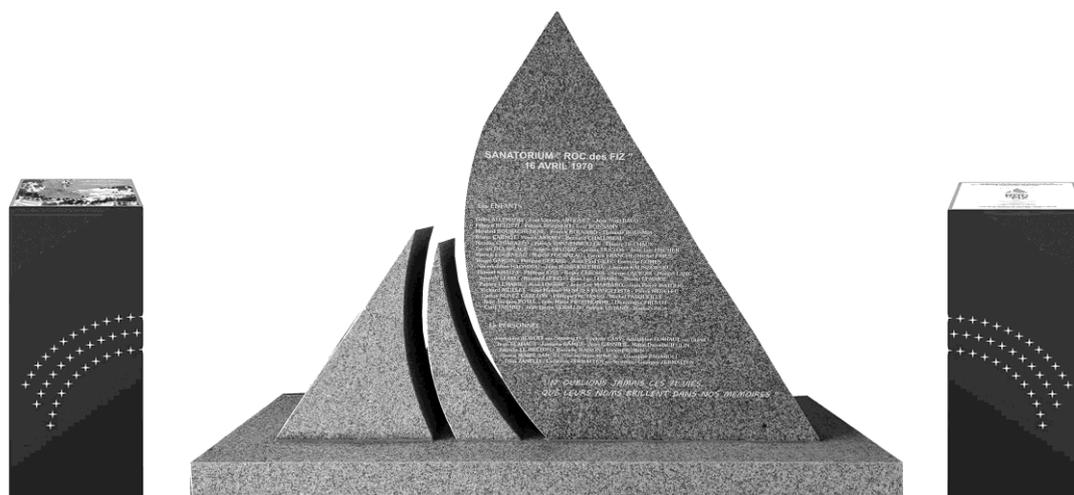
Ce livret enrichit de témoignages la brochure du Roc des Fiz qui présente, de son côté :

- Le sanatorium (le chantier, sa composition, ses différents bâtiments),
- La vie des enfants (la cure, les repas, l'éducation, les jeux),
- La catastrophe,
- Les ouvrages de protection construits après le drame,
- Les lieux de souvenir.
- ...

Ce livret se compose :

- Des témoignages des responsables du Collectif du Roc des Fiz, ceux des différentes municipalités,
- Des témoignages des proches des patients disparus ou des témoins de l'époque,
- Des témoignages des patients de l'autre sanatorium pour enfants, La Ravoire.

Ces témoignages nous plongent dans la détresse encore vive du drame vécu en 1970.



Mémorial de granite

(Conception : Studio Destyle Graphic – Réalisation : Sculpture Lorenzo, table de lecture : 3D Incrust)

Mais laissons-leur la parole !



Luc Destailleur, Président du Collectif du Roc des Fiz, mars 2020

« **Mes compagnons de maladie disparus**, j'ai vécu avec vous pendant presque 2 ans dans le pavillon « des grands Garçons », dans cet immense dortoir d'une trentaine de lits du sanatorium du Roc des Fiz.

Sœur Marie Samuel, religieuse dévouée, chargée de s'occuper de nous au quotidien, avait fort à faire avec toute cette bande d'adolescents qu'on avait « enfermé » dans ce sanatorium, loin de tout, pour nous soigner et nous isoler du monde afin d'éviter la contagion.

Nous étions atteints de cette maladie, la tuberculose, qui faisait encore peur en 1970 et dont pour la plupart d'entre nous ne ressentions aucun symptôme.

Dans ce dortoir, le mot « intimité » n'existait pas ; nous étions une trentaine de garçons à vivre ensemble au rythme des « 3 cures » journalières allongés sur notre lit, entrecoupées de soins, de repas, de cours et d'oisiveté.

Nous avons partagé pendant d'interminables mois, cette condition d'adolescents hors norme avec une préoccupation essentielle : quand allons-nous être libérés, retourner à la maison, retrouver ceux que l'on aime ?

Nous devons faire face à ce traumatisme de la séparation.

Seul le courrier était le lien qui nous restait, car à cette époque, il n'y avait pas de téléphone ni d'internet pour rester en lien avec nos proches. Nous vivions ensemble dans l'acceptation de nos différences, même si parfois celles-ci généraient des conflits entre nous. Nous avons partagé des moments de déprime, mais aussi d'insouciance, de rigolade, de copinage, de transgression des règles, de chahut, car nous étions des adolescents avec une farouche envie de vivre.

Malgré notre maladie, nous étions préoccupés par notre avenir et même si nous ne bénéficions que d'une scolarité très allégée, nous nous entraînions l'un l'autre afin de retrouver à la sortie du Sanatorium une scolarité normale. Merci pour cela à Pierre et Cyril, mes copains décédés dans la catastrophe et à Marie Joëlle rescapée.

Fin Mars 1970, pour moi c'est la délivrance. Contre l'avis du Docteur Couve qui voulait me garder jusqu'en Juin, mes parents, pour des raisons familiales arrivent avec insistance à me faire sortir et terminer mon séjour au Roc des Fiz.

Quelle bonne idée ils ont eu là, je leur en serai toujours reconnaissant.

Quelques jours après, **l'impensable** arrive, tous mes compagnons de maladie, Sœur Marie Samuel et Mademoiselle Evelyne qui s'occupaient de nous, sont emportés par cette masse de boue, de roches, d'arbres et de neige qui a détruit les 2 pavillons de Garçons et le pavillon « Rose » des filles.

Y aurait-il pour certains une bonne ou une mauvaise "étoile" ?

Pourtant dix jours avant un premier glissement de terrain avait eu lieu endommageant sérieusement le pavillon des petits garçons, sans que les autorités de l'époque ne décident l'évacuation.

Dès le premier avertissement des voix s'étaient élevées sur cette absence d'évacuation, des gens du pays dont certains y ont laissé leur vie, des salariés, Sœur Marie Samuel qui s'est fait rappeler à l'ordre par sa hiérarchie, des enseignants qui ne voulaient plus monter au ROC des Fiz en faisant valoir leur droit de retrait et se sont fait qualifier par la direction du Roc des Fiz « de fonctionnaires Zélés ».

Pourtant si on les avait écoutés 71 Victimes auraient été épargnées.

Cette catastrophe a bouleversé ma vie entière, avec un profond sentiment d'injustice face à la vie. Pourquoi mes compagnons n'ont-ils pas eu le droit de vivre ?

Au fil du temps j'ai compris aussi que cette injustice n'était pas seulement celle de la vie de chacun d'entre nous face au destin, c'était aussi celle de la justice des hommes dont le jugement varie selon que l'on soit « puissant ou misérable ».

En effet, malgré des preuves accablantes, des familles de victimes ont dû se battre avec acharnement pour faire reconnaître les responsabilités de cette catastrophe, par la justice des « riches ».

10 ans plus tard la cour de Chambéry, leur donnait raison en reconnaissant le coté prévisible de la catastrophe.

Durant toutes ces années qui ont fait ma vie d'adulte, ce drame a occupé mon esprit avec un sentiment mêlé de tristesse, de colère et d'amertume. Mon esprit n'a jamais oublié tout ce que j'avais laissé là-haut, les copains, Sœur Marie Samuel, Mademoiselle Evelyne et tout ce que nous avons vécu ensemble.

Comme beaucoup d'entre nous, j'ai gardé au fond de moi ces souvenirs douloureux, comme une page de mon histoire si peu partagée.

Un jour au hasard de vacances, je me suis laissé entraîner sur les lieux du drame sur lesquels volontairement je n'étais jamais revenu.

L'INSUPPORTABLE c'est dressé devant moi. Toute trace de la catastrophe, du Roc des Fiz, du souvenir des victimes et des circonstances de leur mort avaient volontairement été effacées hormis une petite stèle cachée au détour d'un chemin de randonnée, sans aucun nom de victime et avec une erreur de date sur le jour de la catastrophe.

C'en était trop pour moi, « la soupape de la cocotte » a lâché.

A l'injustice de la mort des victimes venait s'ajouter l'oubli programmé de leur sacrifice.

Progressivement, grâce aux réseaux sociaux, j'ai pu rejoindre un collectif du Roc des Fiz qui se constituait peu à peu avec tous ceux qui avaient vécu de près ou de loin cette catastrophe.

Nous étions convaincus que nous avions un DEVOIR DE MEMOIRE.

Avec acharnement et obstination, nous avons décidé que pour le respect des victimes et de leurs proches, nous ne laisserons tomber dans l'oubli cette triste page du Plateau d'Assy, et de la vie du Sanatorium du Roc des Fiz.

Aujourd'hui, grâce à notre action collective, le mémorial que nous avons tant désiré est construit et installé tel que nous l'avons pensé.

Les Commémorations du cinquantenaire se préparent et nous sommes persuadés qu'elles rassembleront beaucoup de monde de la France entière.

Je suis convaincu qu'ensemble, nous avons inversé le cours des choses, nous sommes passés d'une logique de l'oubli à celle de la mémoire et j'espère que tout cela apportera peut être un peu d'apaisement et de réconfort à tous celles et ceux qui au fond de leur cœur souffrent encore de ce drame. »

Discours hommage du 47e anniversaire de la catastrophe, par Luc Destailleur

Samedi 27 mai 2017

« Mesdames, Messieurs,

J'ai l'immense honneur d'ouvrir cette cérémonie de commémoration de la catastrophe du Roc des Fiz, survenue le 16 avril 1970, qui a fait 71 victimes dont 56 enfants malades de la tuberculose qui étaient venus se soigner dans cette belle région de France.

Cette cérémonie est organisée par le *Collectif des parents et amis des victimes de la catastrophe du Roc des Fiz*.

Ce collectif, créé ces dernières années grâce aux réseaux sociaux, a pour but de rendre hommage aux victimes, aux familles, aux amis, aux proches ainsi qu'à tous ceux qui ont été marqués à vie par ce drame incompréhensible et d'agir enfin pour que demeure vivace la mémoire de cet événement tragique.

Cette commémoration est une étape sur le chemin du devoir de mémoire.

Je tiens à vous remercier tous pour votre présence dans ce lieu chargé d'histoire et d'émotion.

Certains et certaines ont fait spécialement le déplacement des quatre coins de la France et même d'Espagne pour participer à cette cérémonie et pour nous retrouver pour la première fois depuis 47 ans.

C'est vous dire que l'émotion est grande.

J'ai également une pensée pour tous ceux et celles qui n'ont pu être parmi nous aujourd'hui, et particulièrement certains proches de victimes qui n'ont pu se déplacer mais qui ont manifesté leur soutien à cette initiative.

Je pense particulièrement à Madame Nedelec, la maman de Pierre, mon ami disparu, dont le papa François décédé depuis, a mené avec sa famille un combat acharné de plus de 10 ans pour que la justice soit rendue.

En avril 1970, devant l'insoutenable, j'ai été bouleversé comme nous tous, par les images que la télévision et les journaux nous diffusaient.

La montagne s'était effondrée sur le sanatorium d'enfants du Roc des Fiz, et avait emporté de nombreux compagnons et personnels que j'avais quitté quelques jours auparavant et avec qui j'avais partagé presque deux ans de maladie.

En France, beaucoup de personnes de toutes origines ont pleuré pendant ces quelques jours en voyant le chagrin des familles, l'injustice de cette catastrophe qui touchait des enfants déjà frappés par une maladie qui les avait séparés de leurs proches pendant de longs mois.

A l'époque l'isolement au sanatorium du Roc des Fiz était total, pas de « permissions », de sorties, de téléphone, internet n'existait pas, pas de visites ou très rarement, car les familles issues de la France entière et d'autres pays n'avaient que très peu de moyens pour se déplacer et séjourner quelques jours au plateau d'Assy pour retrouver leur enfant.

Le seul lien était le courrier quand on en recevait. Nous étions complètement coupés de la société et vivions en vase clos dans ce grand « paquebot de béton » entre cures, soins, oisiveté et scolarité très allégée.

Nous étions de régions, d'origines, de culture, de croyances, de caractères différents. C'est là que nous avons fait notre apprentissage du « vivre ensemble au-delà de nos différences ».

Nous savions nous entendre pour nous entraider, parler de notre vie, râler sur notre condition et les adultes qui nous encadraient et « faire des conneries », chahut, transgression des règles, etc.

Mais Sœur Marie Samuel, avec son caractère bien trempé, savait remettre de l'ordre dans tout ce petit monde de « gros durs ».

Tous les jours, c'était l'attente du courrier de ceux qu'on aime, la famille, les copains, les amis, qui nous permettait de garder le lien avec « la vie réelle » de ressentir l'affection, la tendresse de nos proches et l'inquiétude qu'ils avaient pour nous, notre santé, notre éducation.

Pour la plupart d'entre nous, c'est au Roc des Fiz que les valeurs de nos vies se sont forgées.

Nous avons appris l'humilité, la patience et surtout la tolérance et nous avons rencontré parmi ceux qui s'occupaient de nous de la générosité de la disponibilité de la compassion.

Nous leur en sommes profondément reconnaissants.

Et puis la nuit du 16 Avril 1970, tout s'est arrêté !

Passé le temps de l'émotion nationale, le silence s'est installé pour de longues années sur notre histoire.

47 ans plus tard, qui se souvient encore de la catastrophe du ROC des Fiz qui a fait 71 morts dont 56 enfants ?

Devant ce silence, les familles des victimes ont vite compris que cette catastrophe n'était pas que le fruit du hasard et de la malchance.

Quelques voix isolées se sont levées mais ont été très vite étouffées par les responsables, hospitaliers, locaux, politiques, économiques et financiers de l'époque.

Une multitude de questions sont restées sans réponse :

Pourquoi avoir construit un sanatorium dans une zone connue pour ses risques géologiques ?

Pourquoi après les premières alertes d'avalanche et de glissement de terrain et l'évacuation des deux pavillons de garçons, les enfants ont été remis dans ces mêmes pavillons pour être ensuite ensevelis par la montagne quelques jours après ?

Pourquoi il n'y a jamais eu de vrai mémorial, sauf cette petite stèle cachée au détour d'un chemin ?

Pourquoi le silence et le mystère se sont installés sur toutes les questions qui pouvaient être posées et semblaient déranger ?

Au Roc des Fiz, nous étions pour la majorité des enfants de familles très modestes souvent de milieux défavorisés.

Nos familles n'ont pas su ou pas pu faire face au « rouleau compresseur » de tous ceux qui n'avaient pas intérêt à ce que les réponses aux questions posées soient données au public.

Très vite les médias se sont désintéressés de cet immense gâchis pour passer à autre chose comme c'est souvent le cas, hélas, avec l'information quand celle-ci n'est plus sensationnelle.

Depuis 47 ans aucun mémorial digne de ce nom n'a été érigé en mémoire des 71 victimes et de leurs familles.

Publiquement, nous ne trouvons pas grand-chose sur ce qui a été une des plus grandes catastrophes « naturelles » en France : aucune enquête, publication, reportage, documentaire, film, étude historique, émission de radio ou télévisée.

Comme si on avait voulu que cette catastrophe soit effacée à tout jamais des mémoires individuelles et collectives.

Seules restent quelques archives « bloquées sur le fond » difficiles à obtenir ou à consulter auprès du service des archives nationales.

Il semble que nos enfants, nos frères, nos compagnons de maladie et les personnels victimes sont passés par pertes et profits de l'histoire hospitalière des sanatoriums de France.

Que de vies brisées ! Que de familles qui encore aujourd'hui souffrent de l'absence d'un proche et du déni de leur histoire !

Les proches des victimes se sont trouvés seuls face à eux même, avec leur souffrance, l'incompréhension, la colère des victimes d'injustice.

Pendant longtemps j'ai pensé, comme d'autres, qui avons vécu cette malheureuse histoire, qu'il n'était pas bon de remuer de vieux souvenirs douloureux et nous sommes restés dans l'incompréhension d'une telle catastrophe, de vies brisées, et du silence qui persiste encore aujourd'hui.

J'ai souvent ressenti un sentiment de culpabilité de ne pouvoir rien dire ni rien faire alors que moi j'ai eu la chance de quitter le pavillon des garçons quelques jours avant ce drame et de profiter de la vie.

Ce dont mes compagnons de maladie ont été privé.

Toutes ces questions me hantent depuis plus de 47 ans.

À quoi bon ressasser si rien ne se fait se dit se construit ?

Comment sortir de cet isolement, car seule une parole collective peut permettre de remettre en lumière ces événements et la mémoire de nos amis disparus.

Au hasard de mes rencontres sur Internet, je me suis rendu compte que d'autres personnes vivaient comme moi avec le poids de toutes ces questions non résolues et souhaitaient également que la mémoire de ce drame qui s'est passé ici ne disparaisse pas dans le déni et l'oubli.

L'âge venant, nous voulons comprendre pourquoi tant de silence, de déni, de mystère autour des questions posées.

Quand on souhaite vraiment les choses elles finissent par arriver.

Une étoile nommée Perrine s'est mise à briller grâce aux réseaux sociaux.

Nous avons vu sa lueur intense éclairer peu à peu notre histoire et fédérer la parole des témoins encore vivants.

Perrine, par son écoute, sa bienveillance, sa ténacité et sa créativité nous donne l'espoir qu'enfin le livre soit ré ouvert. Elle est le vecteur par lequel le devoir indispensable de mémoire peut enfin exister.

Elle recrée les conditions de la parole collective au travers d'une œuvre artistique. Celle-ci permet de poser les questions et d'amener la réflexion. C'est grâce à elle que nous sommes ici réunis aujourd'hui.

Je la remercie chaleureusement.

Il n'est pas question ici de refaire le procès, mais de tout mettre en œuvre pour que la mémoire de nos compagnons de maladie et des personnels disparus ne sombre pas à nouveau dans l'oubli.

J'aimerais que ce projet collectif de création initié par Perrine permette de lever un peu le voile sur les circonstances qui ont conduit à cet immense gâchis, et soit aussi un message de sagesse, d'apaisement, de réflexion, d'enseignement pour nos contemporains et les générations futures.

Après 47 ans, il est temps qu'enfin la parole soit redonnée à tous ceux et celles qui étaient enfermés dans le silence avec leur douleur, leur questionnement, l'incompréhension et un profond sentiment d'injustice.

C'est pour tout cela que je voulais aujourd'hui témoigner et rendre hommage avec vous tous ici présent à nos amis disparus et à leurs proches.

Et surtout ne pas oublier. »

Hubert Dessarce, ancien responsable des « Anciens du Roc des Fiz », 6 avril 2010

« [...] J'ai toujours en souvenir le nom et le visage de mes 2 copains qui dormaient de chaque côté de moi : Nacereddine Hadadou et Jean-Luc Marraro [...] Je vais tout faire pour être présent le 16 avril 2010. J'ai écrit aux journaux et TV [...] pour que cette catastrophe ne passe pas comme un vulgaire fait divers :

« Bonjour, Il y a 40 ans une catastrophe touchait la région de la Haute-Savoie. Le sanatorium de Roc des Fiz était enseveli par ...22 000 m3 de roche, neige et de boue. La coulée s'écrasait sur le dortoir des garçons et d'une partie des infirmières. Au total, 72 victimes âgées de moins de 5 ans pour la plus jeune. Le 16 avril 2010 à 11h, nous les anciens de Roc des Fiz, commémorons cet événement. Nous venons au Sanatorium de toutes les régions de France. Pouvez-vous lors d'un journal, lancer cet appel pour que cet événement (40 ans) ne reste pas ignoré par la mémoire collective. Mais surtout pour pouvoir joindre tous les anciens qui ne savent pas comment nous contacter et qui ne savent pas qu'une commémoration va avoir lieu cette année. »

Texte hommage aux victimes du Roc des Fiz, par Hubert Dessarce, 19 avril 2010

« En décembre 1968, quelques jours avant Noël, et malheureusement contaminé par mon grand-père. Il avait à l'époque l'âge que j'ai aujourd'hui. Bref, j'ai dû être soigné au Roc des Fiz. J'avais alors 4 ans 1/2, j'étais l'aîné de trois enfants, un frère de 2 ans 1/2 et une petite sœur qui n'avait que 3 mois.

Je suis arrivé avec mes parents par un beau soleil, il faisait très froid, le ciel était bleu et les arbres tout blancs. De chaque côté de la route, il y avait de grands murs de neige. Nous avons visité les lieux, et là, j'ai connu le lazaret ! Je crois que tous ceux ou celles qui sont passés par le lazaret doivent en avoir un souvenir « ému ». Le lazaret est un lieu de quarantaine pour ne pas contaminer d'une autre maladie les autres enfants déjà affaiblis par la tuberculose. Le lazaret, c'est un grand couloir blanc et des portes donnant sur ce couloir. Puis on m'a donc présenté « ma chambre ». Et on m'a dit : INTERDIT de passer cette porte. Il y avait un petit banc pour se mettre sur le pas de la porte, mais SURTOUT ne pas approcher les autres ! J'étais même trop petit pour pouvoir regarder par la fenêtre alors que j'entendais des enfants qui jouaient... dehors.

J'ai donc passé Noël sur le pas de cette porte, sur une petite table avec une bougie. J'avais reçu une moto téléguidée, et je peux vous dire que, comme par hasard, elle avait une fâcheuse tendance à vouloir se promener dans le couloir. Il fallait bien aller la chercher !

Puis j'ai rejoint les autres, il y avait un grand dortoir avec beaucoup de lits, et juste à côté une ribambelle de petits lavabos à ma hauteur ! Je me souviens du premier repas avec les autres, il y avait

un grand plat avec de la viande bien rouge et saignante. Une religieuse me lisait les lettres de ma famille et elle leur répondait le soir en nous surveillant. Elle se mettait devant les grandes fenêtres.

Vous savez, des souvenirs, j'en ai plein la tête et plein le cœur. Par exemple Mardi Gras. Nous nous étions déguisés. On a même défilé dans tout le Sana, même chez les filles. J'étais déguisé en Sylvette et j'avais mon Sylvain. Je sais que sa toute jeune petite vie est restée là-dessous...

Tous les matins, il fallait prendre le RIMIFON, Dieu que c'était mauvais, j'en ai encore le goût... Non... Qu'est-ce que je dis... C'est plutôt le dégoût dans la bouche ! Il y avait aussi l'école. Et puis une chose qui reste profondément ancré dans ma mémoire, c'est quand ils m'ont fait avaler la petite lampe pour aller voir dans mes poumons. Maintenant, imaginez ! Un petit garçon de 5 ans, attaché comme une momie dans un drap, impossible de bouger car des infirmiers vous tiennent fermement, dans une pièce toute noire et cette espèce de tube dans ma bouche qui m'empêche de respirer et même de pleurer !

Je me rappelle aussi du spectacle donné par les « grands » avec les jeux de lumière. Chaque fois que j'entends la chanson, j'en ai des frissons. Je suis incapable de vous dire le titre aujourd'hui. Mais lorsque je l'entends, je réagis au quart de tour.

J'y pense maintenant, autre souvenir, le parloir : les visites de mon grand-père qui passait me voir souvent. Et pour cause, il était soigné à Martel de Janville. Et puis, mes parents sont venus me chercher en décembre 1969. Sur le chemin du retour, nous avons mangé au restaurant. Quand la restauratrice a su que je rentrais du Sana, elle m'a demandé ce qui me ferait plaisir de manger et j'ai demandé un... steak frites ! Elle s'est empressée d'aller acheter un gros steak dans une boucherie juste à côté du restaurant.

Quand je suis arrivé à la maison j'ai cherché partout le bébé que j'avais laissé en partant, mais ma petite sœur marchait. Que de choses se sont passées sans moi à la maison en un an. Un an, vous savez, c'est beaucoup pour un petit bout de 5 ans. Inutile de vous dire que cette année passée ici est encore bien fraîche dans ma mémoire. Et des souvenirs comme ceux que je viens de vous évoquer, j'en ai encore plein d'autres.

Mais, je me rappelle parfaitement du journal télévisé du 16 avril 1970 qui a annoncé la catastrophe sur notre écran noir et blanc et de la peur rétrospective de mes parents et toute la famille. À l'époque, je n'ai pas bien compris ce que cela représentait ! Nous avons tous des souvenirs pareils, de joies, de peine.

La dernière chose que je voudrais dire c'est pardon, oui, pardon, Docteur. Qu'est-ce que j'ai pu vous martyriser pendant les repas. Les fourchettes piquées dans la main. Les cuillères écrasées sur les doigts. C'était peut-être pour vous faire sentir que vous nous faisiez mal à nous aussi. Et vous sans un reproche, avec un regard de tristesse, tendrement, vous me retiriez la main et puis sortiez votre mouchoir et essuyiez le sang qui perlait de votre main. Pardon Docteur.

Notre deuil n'est pas encore terminé, la plaie n'est pas encore refermée. Certains d'entre nous sont revenus deux ou trois ans après le drame, d'autres dix ans.

Pour moi, il a fallu 40 ans.

C'est pourquoi, je tiens, au nom des anciens du Roc de Fiz, à remercier la Mairie de Passy d'avoir organisé cet hommage et penser à refaire une stèle avec les noms des 72 disparus. Mais, s'il vous plaît M. le Maire, n'enlevez pas ce petit caillou : il représente le premier symbole.

Merci à vous tous qui vous êtes déplacés, ou qui ont laissé des mots sur les sites internet de Facebook et des copains d'avant. Je trouvais injuste que toutes ces victimes tombent dans l'oubli, on aurait dit qu'il y avait une HONTE d'être tubar, HONTE d'être morts ici. La maladie est déjà tellement injuste.

Saurons-nous un jour pourquoi y a-t-il eu ce BLACK OUT total sur cette catastrophe ?

Ayons donc une pensée pour tous les copains et une reconnaissance pour ces personnels soignants, religieuses et civils pour leur dévouement.

Merci pour les anciens du Roc des Riz [...] »

Marie Joëlle Champenois, Trésorière du Collectif du Roc des Fiz, 24 février 2011

« Celles que nous étions avant cette terrible nuit.

C'est après une nuit entière passée dans un train, accompagnée d'une convoyeuse, car à l'époque mes parents n'avaient ni la possibilité ni les moyens de le faire, que j'arrivais un matin du début de l'année 1969 en gare de St Gervais. Là, seule je devais me débrouiller afin de trouver un bus qui allait me déposer quelques minutes plus tard devant le Roc des Fiz. L'estomac noué malgré la beauté des lieux recouverts de neige, je découvrais l'immensité de cet endroit où il me fallait désormais vivre.

Je crois que je n'oublierai jamais ce que j'ai ressenti durant les minutes qui suivirent l'arrivée de la sœur [...] qui avait la responsabilité du LAZARET. Je compris très vite, Lazaret, Léproserie, Quarantaine, ce mot tout à coup prenait tout son sens. Dans mes oreilles résonnait maintenant le cliquetis du trousseau de clefs pendu à son tablier, les portes qui s'ouvrent et se referment à clefs sur nous. Puis la chambre, cette chambre d'où on ne devait pas sortir même pas pour aller aux toilettes la nuit. Fort heureusement je ne devais pas y souffrir longtemps car j'allais être libérée par la sœur qui avait en charge le Pavillon Rose où j'allais être transférée jusqu'à la fin de mon séjour. Je devais la délivrance de cet isolement simplement au fait que j'étais en classe de 3^e et qu'une autre de mes camarades du Pavillon Rose y était aussi. Nous allions pouvoir travailler ensemble, Dominique et moi.

D'autant plus que je sortais d'un mois et demi d'hôpital. J'avais donc déjà pris un certain retard l'année du BEPC. Je faisais donc la connaissance de toutes ces jeunes ados avec lesquelles j'allais désormais partager tous les moments de chaque journée et notre Tuberculose. Enfin j'allais pouvoir en parler librement. Il me fallait à présent apprendre à vivre en communauté, surmontant chaque jour le manque de ma famille que je venais de quitter pour la première fois.

C'est ainsi que j'empruntais ce long chemin qui aurait dû me mener vers une parfaite guérison, partagé entre les soins que demandait notre maladie et les cours que nous devions malgré tout prendre. Mes journées passées avec mes camarades et la sœur qui prenait soin de nous seraient dorénavant rythmées par les examens médicaux, les soins, les repas pris au réfectoire (ce qui fut du reste mon plus grand combat moi qui mangeais très peu auparavant, je me voyais obligée de finir tout ce que sœur Thérèse mettait dans nos assiettes et surtout tout ce dont j'avais horreur) Mais cela restait malgré tout un moment qui nous permettait d'être tous réunis au réfectoire, garçons et filles, petits et grands. Puis arrivait la promenade, pour les plus chanceuses d'entre nous qui le pouvaient (les plus avancées vers la guérison cela dépendait de notre état). Ce qui ne fut pas mon cas de suite. Puis la sieste obligatoire que nous n'apprécions guère. Que de temps perdu... Le goûter, la venue de Mme Irène toujours de bonne humeur, un moment de bonheur et Mlle Monique qui remplaçait notre surveillante durant son jour de repos.

Et les cours suivis dans une salle de classe, seuls moments qui nous autorisaient à nous échapper de notre Pavillon Rose. Je me souviens m'être inscrite au cours de sténo pour suivre des cours supplémentaires. Ce qui me plaisait énormément d'ailleurs car nous étions très nombreuses. Puis retour au Pavillon pour nous rendre au réfectoire pour le repas du soir. Pour finir ces journées, nous avions le droit de regarder la télévision installée dans nos lits jusqu'à 22 heures, je crois. Il nous fallait argumenter pour réussir à voir la fin du film s'il terminait un peu plus tard. Eteignez les lumières ! Silence ! Laquelle d'entre vous est levée ? C'était bien souvent ce que l'on pouvait entendre les minutes qui suivaient. Et puis le silence et le sommeil qui tarde à venir et là au fond de mon lit, je me sentais affreusement seule, loin des miens, si loin et puis enfin on s'endort et là on rêve, on s'échappe, enfin on est de retour parmi les siens, papa maman c'est si bon, instants de bonheur, de bien-être, volés à la dure réalité et au mauvais sort que dame nature nous a jeté...

Allez tout le monde debout, les rideaux sont tirés, c'est le matin. Une journée qui recommence. Oh zut j'ai un tubage ce matin. Quelle horreur, je déteste ça. Aurais-je du courrier aujourd'hui, avec un peu de chance peut être un colis ? Et puis les heures passent et les jours avec les tableaux des résultats des examens médicaux qui s'affichent et ceux prévus aussi et que l'on consulte en espérant que son nom n'y figure pas ou que les résultats ne soient pas trop mauvais, mais cela fait partie de notre quotidien.

Heureusement malgré tout cela il y a des bons moments, les amies à qui l'on confie nos petits secrets, le nom du petit copain que l'on a laissé en quittant notre région, les bêtises faites avec nos frères ou sœurs. Dans l'année il y a des fêtes aussi, Mardi gras, Pâques, Noël, et nous fabriquons nos décors ce qui nous occupe de longs moments. Nous avons également une kermesse à préparer. Nous apprécions les jeux de société avec les copines ainsi que le ping-pong, et les heures de lecture. Enfin un jour on nous autorise à jouer une pièce de théâtre. C'est décidé ce sera « il est minuit Dr Schweitzer » Je joue le rôle de Mlle Marie et nous sommes parties pour des heures de répétition qu'on nous autorise à faire dans une salle isolée. Pièce que nous allons devoir interpréter devant tous les pensionnaires du Roc des Fiz. Quel stress mais quelle joie aussi.

Il y eu également deux grands moments au cours de mon séjour au Roc. Le premier la sortie annuelle d'une journée à Genève. L'autre très importante, moins agréable mais nécessaire, le passage

du BEPC à Bonneville. Ce fut en taxi que nous nous y sommes rendus. Grâce aux profs qui avaient réussi à me faire rattraper une partie de mon retard dû à mon séjour à l'hôpital (il me manquait un trimestre) j'ai malgré tout eu la chance de le réussir.

Ainsi s'écoulèrent les mois de l'année 1969. Noël puis le nouvel an 1970. On m'annonce que je ne rentrerai pas chez moi avant la fin de mon année de seconde, c'est à dire au plus tôt en juin. J'ai beaucoup de mal à digérer cette nouvelle, je suis en manque de ma famille car durant l'année qui vient de s'écouler je n'ai eu que deux visites, deux ou trois jours mon père puis quelques temps après ma maman accompagnée de mes frères. Leur départ me brise à chaque fois et j'ai beaucoup de mal à repartir dans cette séparation. C'est dur, très dur... Heureusement il y a les copines. Il y a des arrivées mais il y a aussi des départs.

Les journées passent, c'est l'hiver et il y a beaucoup de neige. Puis Pâques arrive, il y a toujours beaucoup de neige. Le mois d'avril pointe le bout de son nez, avec le jour de mon anniversaire le 21 avril. Je suis un peu triste à l'approche de ce jour, ça fera mon second anniversaire au Roc. J'avais un peu espéré le passer à la maison celui-ci.

Le 5 avril, la montagne prévient une première fois. Le matin au réveil nous découvrons depuis les fenêtres des douches, de la terre et un sapin sur le toit d'un des bâtiments des garçons. Nous nous inquiétons, nous posons des questions mais très vite on nous rassure. Le lendemain j'écris dans une lettre à ma sœur, nous sommes ici pour nous soigner et non pas pour nous faire écrabouiller. Bien triste prémonition que j'avais là. Bien entendu nous ne saurons jamais que des bâtiments étaient endommagés ; c'est le silence sur ce qui vient de se passer. Et nous, ados que nous sommes nous n'y pensons plus. Quelques jours s'écoulaient encore jusqu'à notre dernière nuit au Roc.

Là comme toutes les fins de journées précédentes, nous nous installons dans notre lit pour regarder la télévision. Pour la dernière fois sœur Thérèse nous aidera à choisir le programme. Les lumières de notre pavillon s'éteindront une ultime fois sur ces montagnes que nous avons pu admirer tant de fois jusqu'alors. Nous discutons avec Josiane, ma voisine de lit, très doucement il ne faut pas déranger nos camarades et il ne faut surtout pas se faire prendre. Nous avons une fois encore du mal à nous endormir, enfin nous nous apaisons. Il est tard, tout à coup au loin un bruit, un grondement attire mon attention. Je me souviens m'être dit « bizarre le tonnerre, je le trouve bruyant et puissant ». Une seconde après, je ne comprends plus rien subitement quelque chose me tombe dessus, mon lit s'effondre comme dans un trou, je n'ai pas le temps d'avoir peur seulement celui de penser très fort à ma famille, ils défilent très vite devant mes yeux, non dans mes pensées. Je me protège, j'essaie de lutter mais je ne sais quoi me tombe dessus. A ce moment-là, je me dis je suis foutue, je me rappelle avoir mis mes bras en croix sur ma tête et tout à coup tout s'arrête. Je me retrouve coincée dans un trou. Je ne parviens pas à en sortir. Je ne sais plus s'il y a eu beaucoup de cris ou du silence mais je me souviens du son de la voix de Josiane « Marie Jo., Marie, où es-tu ? » et ma voix retentissante dans mes souvenirs. « Ici, je suis coincée, aide-moi, aide-moi dans le trou, je n'arrive pas à sortir ». Puis sa main tendue agrippant la mienne qui m'attrape et qui me sort d'un seul coup de cet endroit où j'ai cru il y a encore quelques instants finir mes jours.

Nous sommes plongées dans l'obscurité et nous n'avons aucune idée de ce qui vient de se passer. Nous n'avons pas compris que notre Pavillon Rose vient de se décrocher du reste du bâtiment sur notre gauche et de se déplacer et que, horreur, tout ce qui se trouvait sur notre droite vient d'être emporté par un terrible glissement de terrain, les bâtiments mais aussi nos camarades endormis à tout jamais durant cette terrible nuit. Nous sommes sorties de notre torpeur par les coups donnés par sœur Thérèse. Elle est bloquée dans sa chambre. Nous essayons de pousser, tirer sur sa porte, malheureusement rien n'y fait. Nous décidons d'aller chercher du secours par la porte qui n'existe plus et derrière cette porte qui n'existe pas, le couloir qui aurait dû nous mener au reste du bâtiment a lui aussi disparu. Nous ne comprenons toujours pas ce qui a pu se passer mais nous décidons de passer par les balcons et les terrasses. Tout à coup une lumière, une lampe torche, c'est le docteur qui nous soigne qui vient à notre secours. Nous l'informons que notre sœur est prisonnière de sa chambre mais qu'elle nous parle. Nous ne voulons pas quitter les lieux sans elle mais le docteur nous donne l'ordre de sortir, il faut faire vite. Nous nous laissons glisser sur le sol empli des éclats de verre des vitres qui ont explosées. Au loin nous entendons les bruits des voitures, des secours... Nous voilà maintenant à l'extérieur, les pieds nus dans la neige, en pyjama. Aucune de nous ne ressent le froid car là... là c'est le chaos, le paysage a changé et nous découvrons l'horreur de ce qui vient de se produire.

Nul ne trouvera jamais les mots pour expliquer ce que nous avons ressenti à ce moment précis. La montagne s'était mise en colère, elle avait commis l'irréparable. Je crois me souvenir que nous nous sommes toutes mises à crier les garçons, où sont passés les garçons, il faut aller les secourir. Mais il fallait nous mettre à l'abri et pour se faire on nous dirigeait sur l'autre partie du sana afin de nous abriter. Mes souvenirs de ce moment si cruel sont très confus, je crois que le cerveau est ainsi fait, que dans pareils moments, pour nous protéger, il oublie, il court-circuite, il a tellement mal, qu'il est incapable de raisonner.

Nous sommes recueillies et dispersées dans des chambres pour la nuit. Je n'ai jamais su où exactement. Là nous sommes, pour certaines assommées par les événements, ou totalement

incontrôlables pour d'autres, qui ne peuvent rester en place. Les minutes ou les heures passent, je ne sais pas, lorsque sœur Thérèse nous rejoint, libérée par les secours. Nous sommes heureuses de la retrouver saine et sauve. Malheureusement elle est porteuse d'une bien triste nouvelle, il reste peu d'espoir de retrouver des garçons en vie. Les secours maintenant nombreux s'affairent pour sauver ceux qui peuvent encore l'être.

Au petit matin nous sommes évacuées par des camions de gendarmes dans un autre sana proche qui peut nous accueillir. On se précipite pour envoyer des télégrammes à nos familles, et leur annoncer que nous sommes saines et sauvées, il faut venir nous chercher. Pour eux, le cauchemar est enfin terminé. Un matin, je me souviens, sœur Thérèse, nous a réunies, afin que nous nous rendions à la chapelle. Là elle nous demande de prier pour toutes ces âmes qui nous ont quitté et de remercier Dieu de nous avoir épargnées. Je ne prie pas, je ne peux pas prier. Je suis en colère, j'aurai besoin de crier. Ma foi, cette foi à cet instant me fait défaut. Je ne comprends pas DIEU. Mon DIEU pourquoi avoir permis une telle chose...

L'APRES ROC.

Enfin, un matin des journées suivantes, je ne me rappelle plus des dates, mon père et mon frère sont arrivés pour me ramener chez moi. Ils étaient arrivés en pleine nuit. Ils m'ont juste précisé qu'étant arrivés en pleine nuit, ils étaient passés par le Roc et que les recherches continuaient et qu'ils avaient eux-mêmes participé en attendant l'heure à laquelle ils pourraient me récupérer. Puis nous n'en avons plus reparlé.

Je me souviens avoir été de retour dans ma famille pour le 21 avril pour mes 16 ans. J'avais cette chance de pouvoir les fêter avec les miens. Il me fallait maintenant faire face aux nombreuses personnes qui voulaient me voir, voisins, connaissances etc. J'étais devenue tristement célèbre. Je me souviens même avoir jeté et insulté un journaliste qui voulait simplement faire son métier et écrire un article dans un journal local. Au début j'avais du mal à supporter les regards des gens lorsque je sortais, les chuchotements. Il me semblait savoir ce que tous pensaient « pauvre fille déjà la tuberculose, en plus cette catastrophe ». Parce qu'il faut savoir qu'à l'époque être « tubard' » c'était difficile. C'est pourquoi, pour nos voisins et connaissances j'étais partie faire une cure de repos faisant de l'anémie. C'était pour le coup que tout le monde savait et la seule chose à l'époque qui m'avait fait tenir le coup c'était que moi j'avais de la chance d'être encore en vie.

Enfin il a fallu se reconstruire comme on pouvait. Se faire soigner car les nerfs craquaient quelquefois. Il faut dire que cette nuit-là, si nous avons gardé la vie, une partie de nous-même, une partie de notre âme est restée dans ces montagnes. Quelquefois je me dis que c'est l'autre, celle que je serais devenue sans cette nuit du 16 avril 1970 qui est restée là-haut au Roc des Fiz et je me demande qui aurait été cette autre... »

Gilles Petitjean-Genaz, Maire de Passy, 16 avril 2010

« Au nom des familles des 71 victimes, des enfants - petits garçons, des infirmières et des puéricultrices, nous avons une pensée pour tous ceux qui ont directement vécu ce drame au Plateau d'Assy, qui ont accueilli les survivants et qui nous ont aidé à panser les plaies.

Ce document nous rappelle combien la nature nous dépasse. C'est d'ailleurs au lendemain de cette catastrophe, en 1971 que fut créée l'ANENA (Association nationale pour l'étude de la neige et des avalanches), afin de faire progresser la sécurité en montagne par la prévention des risques. Le DICRIM (Document d'Information Communal sur les Risques Majeurs) [...] informe et renseigne préventivement la population sur la question des risques majeurs, les événements passés, les actions de prévention et de protection mises en place, les mesures prises au titre des pouvoirs de police du maire, ainsi que les conduites à tenir et les bons réflexes en cas de catastrophe liée à tel ou tel type de risque.

L'action de ce soir participe également à la volonté que nous avons localement de pérenniser cet hommage aux victimes par le projet d'un mémorial plus conséquent, avec le CREHA (Centre de recherche et d'étude sur l'histoire d'Assy).

Nous sommes tous présents ici ce soir pour que le souvenir de ces victimes innocentes ne tombe pas dans l'oubli. »

René et Maryvonne Dessarce, 21 avril 2010

« Nous tenions à vous remercier pour cette cérémonie [...] Merci pour tous ceux qui sont passés sur ce plateau et qui ont eu du plaisir à retrouver ces lieux, qui pourtant n'ont pas toujours été « roses » pour eux !!!!!!!!! mais ils ont pu s'y recueillir avec la pensée de tous ces morts, grands et petits. Merci de votre action pour l'édification de cette stèle avec les noms des disparus, merci aussi pour ce côté officiel et spirituel que vous y avez associé. »

Yves Tissot, Maire, 16 avril 2005

« [...] A notre époque où le devoir de mémoire est de rigueur, j'ai souhaité commémorer ce 35e anniversaire pour que ces victimes innocentes ne tombent pas dans l'oubli. Mais peut-être méritent-elles un mémorial plus important que ce trop modeste monument [...] »

TEMOIGNAGES DES ANCIENS DU ROC DES FIZ

Maurice Arcis, 4 janvier 2011

« Bonjour, [...] j'ai passé 18 mois au Roc des Fiz en 1961/62. Je n'ai jamais oublié cette période. Je viens de découvrir votre site qui relate, avec les photos, toute la vie de ce sanatorium. Mes souvenirs sont encore bien présents de cette période que j'ai vécue, et pendant laquelle j'ai passé mon BEPC à Bonneville, ainsi que le formidable souvenir de Sœur Marie Samuel dont je viens d'apprendre la disparition lors de cette horrible catastrophe de 70. Mon émotion est vive, et je regrette de n'avoir pas eu connaissance de la commémoration en 2010, car j'y serais venu. Merci pour toutes ces photos et ces témoignages [...] »

Martine Bottino Fugier, 22 avril 2007

« [...] J'ai gardé précieusement le livre dédicacé « offert par l'école du Roc des Fiz, à Martine Bottino, pour récompenser son succès au C.E.P. du 19 juin 1965 ». Il s'agit du *Vieil homme et la mer* d'Hemingway. [...] Mme Irène qui faisait le ménage dans notre pavillon - je n'ai jamais revu un sol aussi brillant que celui qu'elle entretenait avec passion, ainsi que le curé Apollinaire, sœur Sainte Félicie, [...] des personnages qui ont marqués mon éducation. Et puis ce très joli village du plateau d'Assy où je suis retournée une fois « en pèlerinage » en 1977 avec mon mari et ma fille aînée, sans oublier le lac Vert, la vue sur le mont [Blanc]. Je crois que je viens de prendre une grande envie d'y retourner, et peut-être rencontrer des personnes de votre centre de recherche. [...] »

1^{er} avril 2010

« [...] La période vécue au Roc des Fiz, bien que difficile, lourde de conséquences, a quand même eu [pour moi] le résultat positif de la guérison, après l'ablation d'une partie du poumon gauche. En 1977 [...] je suis allée « en pèlerinage » revoir les lieux [...] J'ai été étonnée sur le site du sanatorium, de ne pas trouver plus d'espace réservé au souvenir de ce terrible accident, quelques morceaux de ferrailles émergeaient de la terre, j'ai trouvé cela très surprenant et morbide. Nous n'avons pas le droit d'oublier, pour les enfants et adultes morts cette nuit-là. Cinq ans avant, j'étais dans les murs de ce sanatorium, dans le « pavillon rose », d'après les photos vues à l'époque de l'accident, c'est le petit pavillon sur la gauche, j'avais constaté qu'il avait glissé en travers sur le côté gauche, le grand pavillon des garçons, complètement à gauche n'a pas eu la même chance.

Merci pour ce que vous faites, pour les familles de ceux qui ont été touchés par ce terrible accident. »

Messaouda Bouzid, 2010

« Le blog concernant La Ravoire m'a émue aux larmes. Ancienne malade du Roc des Fiz (1962-1964), j'ai failli y retourner en 1970 pour une rechute. Mes parents ont opté pour un sana qui se trouvait dans l'Ain (le Château d'Angeville) à Hauteville-Lompnès, qui était plus près de Lyon où je résidais... Insérer mon témoignage [...] serait, pour moi, un honneur. Le Roc-des-Fiz est enraciné en moi, je n'ai rien oublié. Avec toute ma reconnaissance ».

Marie Joëlle Champenois Lazik, 31 mai 2009

« Je suis une ancienne patiente du Roc des Fiz. J'y étais avec ma petite sœur qui avait 9 mois à l'époque. Nous y sommes restées 17 mois. Nous [sommes parties] en novembre 1969. Je connaissais tout le personnel, ainsi que des personnes disparues. Mes parents se sont rendus sur les lieux de la catastrophe presque aussitôt. Ils ont été bouleversés. Quelques années après, je m'y suis rendu avec mon mari pour me recueillir. Un grand moment d'émotion. La route s'arrête au pied des sapins. Que de souvenirs ! Merci pour la mémoire de cette catastrophe. »

23 octobre 2011

« [...] Il m'aura fallu plus de 40 ans pour commencer à en parler. En parcourant le forum des anciens de la Ravoire j'ai pu relever cette phrase. « Le temps est venu d'en parler avec humilité et d'honorer la mémoire des disparus ». C'est très précisément ce qui se passe en moi. J'ai dû passer par l'écriture pour réussir à raconter à mes proches mon séjour au Roc et ce qui s'est passé cette terrible nuit. J'étais alors au Pavillon Rose et j'avais 16 ans. Je suis persuadée à présent, que nous qui avons vécu cette catastrophe et qui avons la chance d'être en vie aujourd'hui, qu'il est de notre devoir en mémoire de nos camarades disparus, de faire en sorte que jamais cette nuit tragique où ils perdirent la vie ne tombe dans l'oubli. Je me demande si le procès qui à l'époque avait été entamé a été mené jusqu'au bout, j'avais été moi-même convoquée plusieurs fois au commissariat afin de témoigner. J'aurais aimé savoir également si une idée pour une nouvelle stèle avec cette fois le nom des victimes a été trouvée. »

Frédérique Cordet Poinat, 15 avril 2010

« J'ai passé quelque mois au Roc des Fiz en 1969, peu de temps avant la catastrophe. Je ne suis pas resté longtemps car je n'étais heureusement pas malade et le voile sur mes poumons a disparu. J'avais des amis là-bas dont une en particulier qui y a perdu [ses] frères. [...] J'ai des souvenirs fugaces mais très forts de cette période des images, des lieux. J'aurais voulu essayer de retrouver cette sinistre liste pour retrouver mon amie. Même si je n'y étais plus depuis très peu on n'oublie pas ça. »

Daniel Dhal, 24 mars 2012

« [...] J'ai été moi-même dans ce sanatorium d'aout 1959 à juillet 1960 si mes souvenirs sont bons. Je me souviendrai toujours du 16 avril 1970. Je suis né le 16 avril 1945. Le 16 avril 1960 j'ai fêté mon anniversaire au pavillon des garçons. Je me réveille dix ans plus tard avec l'info qui tombe brutalement à la radio, joyeux anniversaire ! J'ai mis quelque temps à m'en remettre [...] »

@Marcycom27

« Soignée pour la tuberculose en 1963 au Sanatorium du Roc des Fiz, je garde un merveilleux souvenir de Mme Bourgeois qui m'a alors tant soutenu dans mes souffrances d'enfant malade. Après toutes ces années je ne l'ai jamais oubliée et je souhaiterais avoir de ses nouvelles, et pourquoi pas avoir le bonheur de la revoir si cela est encore possible. [La] photo est une bouteille à la mer, et je remercie par avance tous ceux qui pourront me donner des nouvelles ou des informations... »

Christiane Dolo, 31 décembre 2012

« [...] Déjà, en 1957, il y avait eu alerte. Je me trouvais au lazaret. Sœur sainte Trepheime nous a regroupé dans le couloir au cas où il aurait fallu évacuer. Nous sommes restés plusieurs heures à attendre. Alors en 1970 j'ai été étreinte entre la peine et la colère. Tout le monde ne pouvait ignorer la réalité à venir [...] »

1er décembre 2014

[J'ai] séjourné au roc des Fiz du 7 janvier au 12 décembre 1957. Au sana j'étais soignée par les docteurs Lowys et Lengrand, puis à Praz-coutant [où] j'ai subi une exérèse pratiquée avec succès par le docteur Tobé. Je vous félicite pour tout le travail d'archives que vous avez réalisé. Très récemment j'ai découvert l'historique du sana, avec toutes ces photos de petits patients et personnel d'encadrement. J'étais très émue. J'ai nettement reconnu trois religieuses : sœur sainte Tréphime, sœur Marie-Christophe que l'on appelait très affectueusement « sœur Marie cricrou » et sœur Marie-Andrée. [...] il me semble reconnaître une chambre du lazaret. Je me trouve à gauche en compagnie de deux autres petites filles [...]. »

Benali Drief, 2 mai 2011

« [...] Je suis aussi un ancien du Roc des Fiz ; j'en suis parti en novembre 1969 [...] Je suis le « Bénali » qui chantait du Johnny à tue-tête. [Cela] me ramène à cette époque douloureuse de laquelle je n'avais que très peu de souvenirs, mais avec l'âge je ressens le besoin de revenir vers mon enfance même si elle n'a pas toujours été forcément heureuse. J'ai du mal à me souvenir précisément de cette époque, de mes amis du pavillon. Je me souviens de Mourad, un jeune algérien qui était dans le lit à côté du mien, de Nedelec, un gars de Bretagne avec qui j'ai bossé en maths, de Malmasson, tous ces noms me reviennent en mémoire.

Je me souviens des soirées sandwiches et cigarettes, des amis disparus lors de la catastrophe. Paix à leurs âmes. Je me souviens de la sœur Marie Samuel que j'aimais beaucoup et qui savait nous occuper, et qui me réprimandait souvent car je me souviens d'avoir été assez indiscipliné.

Je me souviens de la préparation du spectacle de Noël auquel je n'ai pas participé. On avait appris une chorégraphie sur une chanson des « irrésistibles », MY YEAR IS A DAY, je l'écoute encore souvent et ça me fait toujours un pincement au cœur. C'est tellement lié dans mon esprit à cette époque.

Je me souviens aussi des ateliers de canevas et d'émaux que nous réalisions avec Sœur Marie Samuel. J'ai 58 ans [...] en 1997, j'ai fait un pèlerinage sur le site avec mes enfants et j'ai été complètement bouleversé par le lieu. Enfin je m'associe également au travail de mémoire engagé pour qu'on n'oublie pas les nombreuses victimes de la catastrophe amis ou inconnus. »

Marie Estelle Gentile, 6 mars 2011

« J'étais au ROC DES FIZ la nuit où l'*avalanche* a emporté avec elle la vie des 71 personnes. Je suis arrivée au ROC DES FIZ vers fin novembre 1969. Je dormais mal les nuits, et au moment de la coulée, j'étais réveillée. J'ai entendu l'avalanche descendre le long de la montagne dans un bruit indescriptible. Encore aujourd'hui cela me hante. J'entends encore les cris d'horreur d'une infirmière.

Par ma fenêtre malgré la nuit noire, je distingue une grosse masse noir fumante. Apeurée j'appelle ma voisine (nous étions dans des chambres seules). Une sœur passe à ce moment-là avec une bougie et nous demande de rester calmes et de ne pas allumer pour des raisons de sécurité. Au petit matin nous nous rendons compte du désastre. Nous serons emmenés vers un autre établissement par un véhicule de la gendarmerie vers 11h00. Nous sommes restés dans cet établissement, il me semble, une semaine ou une quinzaine de jours je ne me rappelle plus très bien. Moi j'ai été ensuite transférée sur le site de la Ravoire.

Les images de ce triste jour sont restées dans ma mémoire. Je ne me rappelle pas les prénoms ni les noms des personnes qui ont traversé cette épreuve en même temps que moi, mais il ne se passe pas un jour sans que j'y pense. »

Mireille Pocobello Sotty, 7 avril 2010

« Je me souviens de cette coulée entraînant la mort d'enfants. Honorer leur mémoire c'est ne pas les oublier. J'ai été bouleversée par les images. J'étais au Roc des Fiz fin 1959, début 1960. A mon arrivée là-bas, je n'ai pas pleuré, j'en suis repartie en larmes. Un grand merci à toutes celles et ceux qui mettent tout en œuvre pour que cette catastrophe ne tombe pas dans l'oubli. »

Annie Portier, 15 avril 2010

« Cela fait 40 ans que j'ai perdu mon frère et je crois toujours qu'il va sonner à la porte, car j'avais 16 ans et je n'ai toujours pas fait le deuil. »

Nicole Pradelles Garnero, 5 avril 2010

« Ce document est certainement issu de beaucoup de travail de recherche. C'est un très [bel] hommage à cette catastrophe. Cela manquait à beaucoup de personnes qui recherche vainement des informations. Vous faites un travail extraordinaire pour la mémoire du Roc des Fiz.

J'ai passé 12 mois au Roc des Fiz [...] en 1960, l'année de mes 8 ans. Cela m'a énormément marquée. J'ai été très bien soignée, j'en suis ressortie guérie. Mais surtout, j'ai été entourée d'amour, et c'est ce qui avait pour moi, le plus d'importance. Je n'ai que de bons souvenirs, hormis les trois premières semaines passées au lazaret. Je me suis beaucoup attachée à sœur Marie-Andrée et à l'aumônier. J'ai une énorme dette envers eux. En 1968, j'ai pu revenir en visite, j'ai été accueillie à bras ouverts. Dans mon dossier, nous avons retrouvé les dessins que j'avais fait lorsque j'étais malade. En 1970 la catastrophe m'a bouleversée au plus haut point.

Au fil des ans, je suis revenue sur les lieux où se trouvait l'établissement, trois fois avec mes parents, quatre fois avec mon mari et mes enfants, toujours avec la même tristesse de ne retrouver des traces que très difficilement. Merci mille fois d'organiser cette cérémonie 40 ans après. »

Sylvie Robert, 28 août 2009

« Je suis une ancienne patiente du Roc des Fiz ; j'y étais avec ma petite sœur qui avait 9 mois à l'époque. Nous y sommes restées 17 mois. Nous [sommes parties] en novembre 1969. Je connaissais tout le personnel, ainsi que des personnes disparues. Mes parents se sont rendus sur les lieux de la catastrophe presque aussitôt. Ils ont été bouleversés. Quelques années après, je m'y suis rendu avec mon mari pour me recueillir. Un grand moment d'émotion. La route s'arrête au pied des sapins. Que de souvenirs ! Merci pour la mémoire de cette catastrophe. »

Martine Neyret, 2 avril 2010

« [...] Mon souhait le plus cher est de faire revivre le Roc des Fiz à travers ses anciens et rendre hommage à tous les disparus que l'on nie depuis si longtemps. J'ai été soigné avec mes deux sœurs de février 1958 à fin 1960. Je suis allée y travailler en 1965, pendant un an pour y faire ma résilience. »

6 avril 2010

« [...] Les anciens malades et personnels du Roc sont en train de se mobiliser pour essayer d'être présents [le 16 avril 2010]. Nous sommes tous très attachés « à notre histoire » et sommes presque tous retournés sur le site, avons séjourné à Passy pour en parler mais en vain. Vous nous donnez aujourd'hui ce qui nous tiens le plus à cœur : une part dans notre histoire d'enfant et ensuite de jeune adulte (pour y être allé travailler par la suite). »

Jean Robin, 25 novembre 2009

« Je suis un ancien patient du Roc des Fiz ; j'y ai séjourné 13 mois entre 1958 et 1959 et comme tous, j'ai été bouleversé à l'époque où est survenue cette catastrophe. Dans le journal d'alors, j'ai retrouvé le nom, parmi les victimes, d'une sœur que je me souvenais avoir vu lors de mon séjour ; elle s'appelait sœur Marie-Samuel et s'occupait des enfants du grand pavillon des garçons, lequel a été entièrement détruit par la coulée de roches et de boue, ainsi que le bâtiment où logeait le personnel.

Je me trouvais au Central garçons. Je suis retourné, de passage dans la région, sur les lieux, en 1986, accompagné de ma femme et de mon fils, et j'ai eu beaucoup de difficultés à retrouver l'endroit qui n'est pas signalé. Saisi par l'émotion, je n'ai pas pris la moindre photo ; la stèle de souvenir se trouve sur le côté droit de la digue de protection qui a été bâtie.

J'ai mis sur un de mes serveurs trois photos du sanatorium ; la première est un scan d'une carte postale achetée sur place par mon père au moment de mes soins ; les deux suivantes sont des scans que j'ai faits à partir d'une revue d'avril 1970 et que j'ai retrouvée récemment. On voit très bien toute la partie gauche du sanatorium qui a été emportée, ainsi que la coulée provenant de la chaîne des Fiz. [...]

Jamais je n'oublierai cet épisode de ma vie, ni tous ces enfants et adultes disparus, qui ont eu la malchance de s'y trouver au mauvais moment. [...]

J'ai fait des recherches complémentaires sur internet, et j'ai trouvé des vidéos de cette catastrophe qui m'ont bouleversé. Je n'avais jamais vu ces images, j'ignorais même leur existence sur le web... »

Anny Trinkhaus, 1er septembre 2007

« Je suis très contente d'avoir des nouvelles du Roc des Fiz. J'espère ainsi retrouver quelques traces de cette période de ma vie et peut être arriver à ne retirer que le positif, remettre des noms sur les visages d'adolescentes, le Dr Couve, mon professeur M. Flament.

Un grand merci d'avoir envoyé à M Gilles Billard une photo du sanatorium du Roc des Fiz. [...] Cela faisait des années que je cherchais une photo. [...].

J'ai été dans ce sanatorium pendant un an, j'avais 10 ans ou 11 peut-être, ça devait être en 1960-61. [...] J'ai de bons et de moins bons souvenirs de mon séjour. C'est une assistante sociale qui m'a emmené là-bas depuis Strasbourg - je suis alsacienne, un long voyage en train pour une petite fille.

Arrivée au Roc, j'ai été installée dans [...] une chambre toute seule, j'ai beaucoup pleuré. J'étais l'aînée de huit enfants et me retrouver si loin toute seule... Cependant, le lendemain, j'ai pu voir à travers une vitre de ma chambre, ma petite voisine. J'ai dû rester quelques jours ici. Ensuite on m'a emmenée dans le grand pavillon des filles. [...] Nous étions 26 ou 27 dans le même dortoir. Sœur Yves Emmanuelle s'occupait de nous, très très gentille... J'adorai faire la sieste sur le grand balcon où l'on voyait très bien les montagnes, surtout la nuit. J'allais aussi en classe.

Tout allait à peu près, sauf que je devais parler français tout le temps (pour une alsacienne). J'étais pas trop mal, mais j'avais un grand cafard. Je pleurais souvent. J'avais même écrit une lettre à mes parents pour qu'ils viennent me chercher, mais cette lettre, ils ne l'ont jamais eu car la sœur lisait nos courriers avant de les envoyer... Il fallait toujours écrire que tout allait bien ; ça aussi j'ai dû m'y faire... »

MESSAGES DES ANCIENS DE LA RAVOIRE

Ravoire72, Joakim, 20 mars 2010

« En 1973 la tuberculose tuait toujours. Vers mars 1973 un gamin est arrivé à la Ravoire et il était en quarantaine. Il avait une chambre tout seul près de l'infirmerie. Il avait des perfusions tout le temps et il était maigre. Il avait été hospitalisé au Roc du Fiz, mais à l'époque de la catastrophe il était à l'hôpital pour une énième opération. Il a fait tous les sanatoriums et tous les hôpitaux de France et de Navarre car son cas était désespéré. A l'époque c'était le temps de la fermeture progressive des sanatoriums et il a dû faire la fermeture d'au moins une dizaine de sana. Il était portugais et n'avait pas de famille alors. Toto dans son immense gentillesse voulait que nous soyons sa famille. Nous devions aller le voir tout le temps pour ne pas le laisser seul. Il ne pouvait pas nous contaminer de toute façon puisque nous étions protégés par notre propre maladie et que nous n'avions pas le droit de manger avec lui et qu'il portait un masque pour respirer en permanence. Et puis un jour il a disparu. Tout le monde disait qu'il était parti dans un autre sana et nous avons tous voulu y croire. Maintenant avec le recul je pense qu'il n'a pas dû survivre car il était vraiment mal en point et que la maladie l'avait mangé totalement. J'aimerais qu'un jour il lise ce blog et qu'il me dise que j'ai mal compris et qu'il a survécu, qu'il a eu la chance de vaincre. En 1973 la tuberculose tuait toujours. »

Ravoire72, 6 avril 2010

« Je viens de recevoir l'invitation pour assister à l'hommage des victimes du Roc des Fiz le vendredi 16 avril à 11h00. Je ne pourrais pas m'y rendre mais j'allumerais une bougie à la mémoire des victimes de cette nuit d'horreur. Je m'associe à toutes les familles des victimes et je voudrais leur dire que le temps passe mais nous n'avons pas oublié. »

Ravoire72, 7 avril 2010

« [...] Je pense [...] que nous, les anciens de la Ravoire, nous devrions faire une gerbe pour se souvenir de ces enfants qui sont morts, mais aussi des adultes que cette coulée de boue a emporté ! C'était une proposition d'Hubert un ancien du Roc des Fiz et je propose que l'on puisse faire nous aussi mémoire de ces victimes [...] Nous allons nous aussi nous rendre à cette commémoration et nous aussi nous allons rendre hommage à ces victimes de la tragédie du Roc des Fiz. Nous n'étions pas dans ce sanatorium mais nous aurions pu y être. Nous avons tant de choses en commun avec eux que nous ne pouvions pas faire mieux que d'y aller. »

Bleuette Dupas Meslier, 8 avril 2010

« Bleuette et moi nous allons aller à l'hommage aux victimes du Roc des Fiz et nous allons en profiter pour revoir notre Ravoire !!! Un plongeon dans notre passé [...] Nous ne pouvons pas ne pas y être car les victimes du Roc des Fiz sont aussi nos « frères » dans la maladie. Nous étions nous aussi malades et nous étions nous aussi dans un sanatorium [...] Nous aurions pu être hospitalisés au Roc des Fiz. [...] Nous ne pouvions pas faire autrement que d'aller à cet hommage. »

Ravoire72, 12 avril 2010

« [...] Dans notre « collectif » [de la Ravoire] nous avons aussi des témoins indirects qui ont vu arriver en pleine nuit et dans les jours suivants des rescapés de cette horreur. J'ai été voir la stèle et comme beaucoup je suis un peu stupéfaite de sa petitesse, et surtout qu'un hommage plus solennel n'a pas été rendu à ces victimes [...] J'espère que le coup de projecteur que nous allons donner à cet hommage fera bouger les choses, que l'immobilisme de ces dernières années se transformera en véritable hommage. Dans la civilisation égyptienne le nom écrit et lu est synonyme de vie éternelle. Ces victimes ne le méritaient-elles pas ? »